

MON VILLAGE A LA LIBERATION

Les petits drapeaux, montés sur épingle, se déplacent très vite sur la carte et se rapprochent de la région parisienne : nous sommes à la veille de la Libération.

Le village se préoccupe de l'attitude du maquis communiste. En effet, de très jeunes gens osent maintenant descendre des bois où ils se cachent, portant la mitraillette en bandoulière. Aucun ennemi n'est à craindre ici et il s'agit plutôt de briller auprès des filles. Ces jeunes fous ne réalisent absolument pas qu'ils mettent gravement en danger la boulangère ou le marchand de tabac chez qui ils s'approvisionnent, pour peu que ceux-ci soient dénoncés.

Pourtant cette inconscience va leur permettre de réaliser un fait d'armes aussi brillant qu'inattendu. Un camion de l'armée allemande est venu sur la place de la mairie, à l'heure du déjeuner, et ses occupants, sans aucune protection, font la sieste sur les pelouses. Deux maquisards parviennent ainsi à faire prisonniers un groupe de six hommes. On saura plus tard que ceux-ci n'ont opposé aucune résistance, trop heureux que la guerre soit immédiatement terminée pour eux.

Au bout de deux jours, des soldats S.S. arrivent dans le village. Leur attitude et leur accoutrement sont effrayants : revêtus de tenues de camouflage, ils portent des casques recouverts de branches de noisetier afin de mieux se dissimuler dans la nature. Ils recherchent leurs hommes et surtout le véhicule que ceux-ci conduisaient, camion de dépannage particulièrement indispensable pour une armée en campagne.

Peu après, le maître d'école, également secrétaire de mairie, passe dans la grande rue entre deux soldats. Il est cramoisi d'émotion car il sait pourquoi on vient de lui demander où habite le maire. Il a également des craintes à titre personnel : on découvrira ultérieurement qu'il fait partie d'un réseau de Résistance lié au général de Gaulle et qu'il procure aux maquisards cartes d'alimentation et faux papiers.

Le tambour de ville avertit la population que tous les hommes doivent se rendre immédiatement sur la place de la mairie. Chacun sait qu'en ces périodes troublées, on risque fort d'être fusillé comme otage. Il se produit alors un double mouvement, certains se rendant effectivement au lieu de convocation tandis que d'autres se faufilent pour aller se cacher sur les hauteurs. A ce moment, Fernande Perreux, dont le mari s'est rendu sur la place, veut le sauver en allant dire aux Allemands où se trouve leur camion ; des voisins la retiennent et sont obligés de la ficeler sur une chaise.

La nouvelle de ce qui se passe dans le village est parvenue en plaine, notamment dans la grange où ont été dissimulés le camion de dépannage et les prisonniers. Ceux-ci conseillent à leurs gardiens d'aller se cacher après les avoir enfermés à double tour, promettant de ne pas chercher à s'enfuir ou à se signaler de quelque façon que ce soit. Ils tiendront parole.

Les maquisards, qui disposent d'un arsenal important, ne profitent pas de l'occasion pour aller combattre. Ils vont se cacher dans les bois, laissant les habitants du village se débrouiller comme ils le peuvent.

Devant la mairie, les soldats allemands ont commencé à faire l'appel des habitants et, comme beaucoup manquent, ils se montrent de plus en plus furieux. Il se produit alors un véritable miracle, grâce à Denise Touvain. Celle-ci parle parfaitement l'allemand car sa mère est

d'origine autrichienne. Elle a le courage d'aller affronter les S.S. en se présentant – ce qui est exact - comme la fiancée d'un officier allemand appartenant à tel régiment. Bien qu'elle sache pertinemment la vérité, elle se porte garant du fait qu'il ne s'est absolument rien passé dans le village. On la croit ; les troupes remontent dans leurs camions et s'en vont.

Huit jours se passent et les Américains arrivent. Liesse générale. On admire ces grands garçons bien lavés et bien nourris, sentant le miel de leurs cigarettes Camel, et dont la décontraction étonne après la rigidité allemande. Ils apportent avec eux des trésors tels des chewing-gums qu'ils distribuent aux enfants. Ils échangent aussi leurs rations militaires contre des fruits et des tomates ; les adultes redécouvrent ainsi la saveur du vrai café et les jeunes utilisent les préservatifs pour se confectionner des ballons. Mais les troupes américaines partent car le front se déplace vers l'Est.

Nous sommes un samedi et le garde champêtre, avec son tambour, passe dans les rues pour demander à la population de se rendre sur la place de la mairie où un événement va avoir lieu. Beaucoup de curieux viennent effectivement mais la plupart s'éloignent lorsqu'ils comprennent de quoi il s'agit. Plusieurs femmes sont assises et vont être tondues afin de les punir de leur soi-disant collaboration avec l'ennemi. On trouve là, bien qu'on lui doive le salut du village, Denise Touvain et aussi sa mère, toutes deux très dignes. Elles sont entourées de trois pauvres filles ayant des maris prisonniers en Allemagne et qui n'ont pas trouvé, pour nourrir leurs enfants, d'autre moyen que de fréquenter les troupes d'occupation.

La « cérémonie » est supervisée par les deux frères Batron, adipeux marchands de bois. Sentant le vent tourner, ils sont devenus membres du maquis et, comme tout nouveau converti, ils font du zèle. Bien que la paix soit revenue, ils portent encore leurs armes ; peut-être veulent-ils se pavaner ; peut-être aussi ont-ils la crainte d'une révolte des habitants devant les actes qui vont être commis.

Un à un, les crânes des femmes sont rasés. Certains spectateurs alors se déchaînent. Marie Fouchoux, en particulier, est parvenue à se hisser sur la statue du grand homme ; elle porte un panier plein de tomates et les lance sur les malheureuses qu'on est en train de tondre ; la pulpe s'écrase sur leurs visages, donnant l'impression qu'elles sont blessées. Ceci donne des idées au père Coquard : il introduit des cailloux dans les tomates et les lance avec force, heureusement sans grand résultat. On est au bord du lynchage mais, par chance, celui-ci ne se produira pas.

En guise de conclusion :

Les occupants du camion de dépannage sont remis à l'armée comme prisonniers de guerre ; ils sont emmenés sous les crachats d'un certain nombre d'excités.

Denise Touvain part quelques mois après pour l'Allemagne et épouse son officier. Les autres femmes tondues voient leurs maris revenir et les ménages se reconstituent, apparemment sans difficulté.

Les frères Batron, plus tard, vont se servir de leurs armes pour effectuer des braquages. Ils seront condamnés à plusieurs années de prison.

Article publié dans « Les cinquante meilleures nouvelles du prix Philippe Delerm » livre édité, en 2003, par les Editions du Valhermeil.